

Séance publique du 16 avril 2018

Réception de Madame

Béatrice Bakhouche

Professeur émérite à l'Université Montpellier 3 (Paul Valéry)

sur le XIII^e fauteuil de la section Lettres
laissé vacant par le passage à l'honorariat de Mme. Madeleine Roussel

Discours de Béatrice BAKHOUCHE
Présentation de Béatrice Bakhouche, par Gérard DÉDEYAN
Intronisation de Béatrice Bakhouche, par Olivier JONQUET

Séance publique du 16 avril 2018

Promenade pythagoricienne, ou de l'Académie à l'Académie**Béatrice BAKHOUCHE**

Professeur émérite, Université Montpellier 3

MOTS CLÉS

Académie, arithmétique, astronomie, Calcidius, Chartres, Cicéron, Macrobe, musique, musique céleste, nombres, partition de l'âme, Platon, platonisme, Pythagore, Timée.

RÉSUMÉ

Il s'agit d'une invitation à une promenade à travers l'espace et le temps, et ce par la médiation de la figure du savant Pythagore, philosophe du nombre : le voyage dans le temps nous fera franchir plus de vingt siècles et les pérégrinations dans l'espace nous entraîneront autour de la Méditerranée et même plus loin à l'est. Pourquoi avoir choisi cette figure ? C'est qu'elle réunit trois aspects jugés importants : les idées, les savoirs et les croyances. La longévité de l'influence pythagoricienne s'accompagne nécessairement de quelques infidélités à la pensée du maître mais ses idées seront transmises, *via* la tradition platonicienne surtout centrée sur le Timée, jusqu'au Moyen Âge et à l'aube du XVI^e siècle.

ABSTRACT

It is question of in invitation to a walk through space and time, by the way of Pythagoras, the philosopher of the number ; the journey in the time will make us cross more than twenty centuries and the wanderings in the space will pull us around the Mediterranean Sea and even farther in he East. Whay did we choose this figure ? Because his philosophy gathered three aspects considered as very important : ideas, knowledge and faith. The long Pythagorean influence was necessarily accompanied by any inaccuracies to the philosopher's thought but his ideas passed on, via the Platonic tradition especially focused on *Timaeus*, until the Middle Ages and the early 16th century.

Monsieur le président, Monsieur le secrétaire perpétuel, Monsieur le président de la section Lettres, chers consoeurs et confrères, Mesdames et Messieurs, si je prends la parole aujourd'hui devant vous, c'est que vous m'avez fait le grand honneur de m'élire en 2016 pour succéder à Mademoiselle Madeleine Roussel, consoeur admise à l'honorariat et qui occupait le XIII^e fauteuil de la section des Lettres. De par sa formation d'humaniste et le souvenir de son père, l'helléniste Louis Roussel, Melle Roussel – qui n'a pu être présente ce soir – serait, je pense, intéressée par un sujet qui se situe aux racines de la culture philosophique du monde occidental, à savoir Pythagore.

Je vous invite donc à une promenade – ou plutôt un marathon – qui va nous faire parcourir plus de vingt siècles pour nous ramener à notre prestigieuse Académie

des Sciences et Lettres. Vous connaissez tous Pythagore, n'est-ce pas ? Qui ne connaît le fameux théorème dit « de Pythagore » selon lequel, dans un triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des côtés de l'angle droit ? En réalité, il n'est rien de moins sûr que le personnage historique Pythagore ait inventé ce théorème. Il n'est rien de moins sûr non plus que ce que l'on rapporte en général sur ce personnage soit parfaitement exact, car ses biographes ont vécu près de dix siècles après lui. Même son nom Pytha-goras, qui signifie étymologiquement « celui qui a été annoncé par la Pythie » car l'annonce de sa naissance aurait été faite à son père lors d'un voyage à Delphes, même son nom donc entoure le personnage historique d'une aura de légende.

Pour baliser cette promenade, je propose plusieurs étapes : d'abord Pythagore même, ensuite la transmission du pythagorisme avec Platon, et, plus tard, le pythagorisme à l'époque romaine médié ou non par le *Timée* de Platon, et ce jusqu'au Moyen Âge. Nous arriverons, au terme de notre parcours, à la fameuse École d'Athènes de Raphaël avant de rentrer au port.

1. Pythagore et le pythagorisme

La documentation tardive que nous avons sur sa vie ne permet guère de démêler le vrai du faux, la légende de l'histoire dans la personnalité étonnante de ce réformateur religieux, à la fois thaumaturge, mathématicien et philosophe. Originaire de Samos, il serait né vers 580 avant notre ère et serait mort vers 497 ; sa vie est un long voyage : il se rend à Sidon, en Phénicie, où il est initié aux mystères. Il passe ensuite plus de vingt ans en Égypte où il est encore initié aux mystères – égyptiens cette fois-ci. Prisonnier de Cambyse, roi de Perse, lors de la conquête de l'Égypte en 525 av. notre ère, il est conduit en Chaldée où il apprend des Mages, pendant douze ans, la doctrine des nombres et de la musique. Une fois libéré, il regagne sa patrie, qu'il quitte finalement, soit de son plein gré, soit banni par le tyran Polycrate, pour gagner la Grande Grèce, entendons l'Italie du Sud (qui avait été colonisée par les Grecs – d'où le nom donné à cette région d'Italie), où il débarque près de Sybaris – en Calabre actuelle. Il est finalement accueilli avec enthousiasme à Crotone par un certain Milon, son futur gendre, qui offre au vieil homme l'hospitalité dans sa maison ; celle-ci va devenir par la suite le foyer des pythagoriciens de la ville jusqu'à son incendie qui marquera, pour un temps, la fin de la secte.

C'est en effet une secte que la congrégation religieuse que crée Pythagore : de vie austère et d'esprit aristocratique, son modèle influencera nombre de philosophes, de Platon à Nietzsche. Les pythagoriciens essaient dans la région, mais le plan pythagoricien d'une fédération de cités amies, appliquant les mêmes principes politiques et religieux, finit par échouer : à Sybaris puis à Crotone, le parti populaire prend le pouvoir et pourchasse les pythagoriciens à la fin du VI^e siècle. Pythagore meurt quelques années plus tard. Bref, il faut convenir de l'obscurité presque totale qui enveloppe étrangement la figure de Pythagore, alors que l'influence historique de sa pensée a été considérable dans tous les domaines du savoir, des mathématiques et de l'astronomie à la musique et à l'art, mais aussi dans les idées et les croyances. La pensée d'un Pythagore, que Hegel voyait, de façon quelque peu abusive, comme « le premier maître universel »¹, a fait basculer la Grèce d'un mode de pensée religieux à un mode de pensée rationnel.

¹ [1] p. 72-73.

En outre, l'opacité qui entoure la vie et, d'une certaine façon, la pensée de ce grand philosophe est due à l'absence vraisemblablement délibérée d'écrits du Maître de Samos. Délibérée oui car il est fort étonnant que nous n'ayons conservé absolument aucun texte, aucun témoignage indirect ; en outre, l'usage constant du secret dans le pythagorisme ancien semble indiquer que Pythagore n'aurait jamais livré la moindre de ses recherches à un public non averti ; du reste, quand ses disciples disaient « Le maître l'a dit », on peut comprendre que cet adage signifiait en même temps : « Il ne l'a pas écrit ».

Dès lors, pour reconstituer sa pensée ou à tout le moins une partie de sa pensée, il faut interroger sa postérité.

2. Platon et la pensée pythagoricienne

Né à Athènes en 428/427 av. notre ère, près de 70 ans après la mort de Pythagore, Platon fait des rencontres déterminantes pour sa formation et la construction de sa pensée ; c'est d'abord Socrate dont il est le disciple pendant neuf ans à partir de 408 av. n. è. Il fait également plusieurs voyages dont l'un en Italie du Sud, à Tarente, où il rencontre le pythagoricien Philolaos de Crotone et au moins l'un de ses auditeurs, Timée de Locres. Au cours d'un second voyage cette fois-ci à Syracuse, en 388/387 av. n. è. auprès du tyran Denys, il approfondit l'opposition entre l'âme et le corps, sa connaissance des nombres, et s'initie à l'idéal oligarchique du philosophe-roi. C'est après son échec politique en Sicile que Platon, de retour à Athènes, fonde en 387 av. n. è., une école – l'Académie – conçue sur le modèle de la confrérie pythagoricienne ; c'est là qu'il enseigne pendant quarante ans.

Dans son ouvrage sur *Pythagore et les pythagoriciens*², Jean-François Mattei regrette que Platon ne cite le nom de Pythagore qu'une seule fois, au livre X de la *République* (Rép. X, 600b) à propos de la règle de vie pythagoricienne, et qu'il ne mentionne les pythagoriciens qu'en un seul passage – au livre VII de la *République* (VII, 530d) –, à propos des deux sciences sœurs, l'harmonie et l'astronomie, alors qu'il « passe », ajoute-t-il, « pour être le maillon essentiel de la chaîne d'or du pythagorisme ». Si une recherche purement lexicale aboutit à des résultats insatisfaisants – et inexacts –, certains développements du dialogue sur la *République* sont nettement marqués par la pensée de Pythagore. Ainsi, au livre X, du mythe d'Er, le Pamphylien, tué sur le champ de bataille : « dix jours après », pouvons-nous lire, « comme on enlevait les cadavres déjà putréfiés, le sien fut retrouvé intact. On le porta chez lui pour l'ensevelir, mais le douzième jour, alors qu'il était étendu sur le bûcher, il revint à la vie ; quand il eut repris ses sens il raconta ce qu'il avait vu là-bas. Aussitôt, dit-il, que son âme était sortie de son corps, elle avait cheminé avec beaucoup d'autres, et elles étaient arrivées en un lieu divin où se voyaient dans la terre deux ouvertures situées côte à côte, et dans le ciel, en haut, deux autres qui leur faisaient face. Au milieu étaient assis des juges qui, après avoir rendu leur sentence, ordonnaient aux justes de prendre à droite la route qui montait à travers le ciel [...] et aux méchants de prendre à gauche la route descendante » (Rép. X, 614b-c). Et plus loin, le « revenant » évoque le fuseau de la Nécessité et le choix de vie pour les âmes qui vont se réincarner car, pour Platon, « chacun est responsable de son choix, la divinité est hors de cause » – ce qu'il répétera encore dans le *Timée*. Cette rapide évocation nous conduit à deux remarques : les détails du passage ci-dessus, avec la droite pour les bons et la gauche pour les mauvais, trahissent une influence pythagoricienne si l'on en croit le

² [2] p. 17.

témoignage d'Aristote (frg. 195). Par ailleurs le devenir de l'âme après la mort illustre la croyance pythagoricienne dans l'immortalité de l'âme, que Platon théoriserait encore dans le *Timée*³.

Ce dernier dialogue, qui porte le nom d'un pythagoricien que Platon a connu à Tarente – Timée de Locres –, transmet une pensée sinon pythagoricienne du moins fortement pythagorisante. C'est incontestablement le dialogue de Platon le plus cité dans l'Antiquité, le plus lu et le plus commenté à l'époque médio-platonicienne – c'est-à-dire, en gros, entre le I^{er} s. av. notre ère et le III^e de notre ère⁴. Considéré comme la bible des platoniciens selon la formule d'Heinrich Dörrie⁵, il a joui d'une faveur extraordinaire dans la tradition platonicienne, comme en témoignent les multiples exégèses qui ont vu le jour, déjà dans le monde grec. On en connaît au moins une vingtaine, dont la plupart ne nous sont parvenues que de façon fragmentaire ou indirecte, à travers des citations. Cette abondance d'études s'explique assurément par plusieurs raisons. C'est d'abord que le *Timée* est un texte difficile, exemple paradigmatique de l'obscurité que les auteurs anciens attribuaient à Platon⁶. Souvent allusif, il est présenté par Platon-Timée lui-même comme le récit vraisemblable et chronologique de ce qui, en réalité, doit transcender le temps, l'organisation du cosmos et de l'âme du monde⁷. D'un autre côté, ce dialogue, en proposant un modèle de l'univers physique, se présente comme un traité de cosmologie, le premier en fait à nous être parvenu ; il offre une véritable somme des connaissances humaines, une encyclopédie scientifique (dont la brièveté même exigeait d'emblée des destinataires très éclairés, qui possédaient une solide culture scientifique, ou, à défaut, des éclaircissements et des explications préliminaires). Ce qui ressortit à la cosmogonie – création du monde – et à la « psychogonie » – création de l'âme du monde – est associé au nombre et, par suite, aux quatre sciences dites « mathématiques » (arithmétique, géométrie, musique, astronomie) ; en revanche, pour ce qui se rapporte à l'homme et à l'anthropologie, le texte platonicien fait intervenir des sciences comme l'optique ou la médecine. On peut donc comprendre que le caractère à la fois « mythique » et encyclopédique de l'énoncé et sa dimension scientifique constituaient autant d'éléments de nature à désarçonner un lecteur non averti.

³ Voir également l'affirmation d'un des élèves d'Aristote dans la *Vie de Pythagore* (§ 19) de Porphyre.

⁴ Dans sa longue histoire de plus de dix siècles, la réception de Platon a évolué : on est passé de l'Académie pythagorisante du fondateur de l'école et de ses premiers successeurs (soit entre 387 et 269 av. n. è.) à la Moyenne Académie sceptique, au milieu du III^e s. av. n. è., suivie de la Nouvelle Académie initiée par Carnéade et ses successeurs et de tendance sceptique et probabiliste (de 244 au milieu du I^{er} s. av. n. è.). La période à laquelle les historiens de la philosophie, un peu artificiellement, ont donné le nom de « médio-platonicienne » fait suite à la mouvance sceptique et se développe d'Antiochos d'Ascalon (89 av. n. è.) à Plotin (milieu du III^e s.) à partir duquel commence le néoplatonisme, synthèse entre la philosophie de Platon et certains courants de la spiritualité orientale comme les oracles chaldaïques mais aussi des éléments pythagoriciens et aristotéliens.

⁵ [3] p. 23 ; sur la centralité du *Timée* dans le médio-platonisme, cf. Fr. Ferrari [4] p. 529, et [5] p. 4.

⁶ Sur l'obscurité du texte platonicien, voir le témoignage de Cicéron : *rerum obscuritas non uerborum facit ut non intellegatur oratio, qualis est in Timaeo Platonis* (*De fin.* II, 5, 15) ; cf. de même Calcidius, chap. 1 et note *ad. loc.*, et, pour les autres références, B. Bakhouch [6] p. 3, n. 4, et Fr. Ferrari [7] p. 186-187.

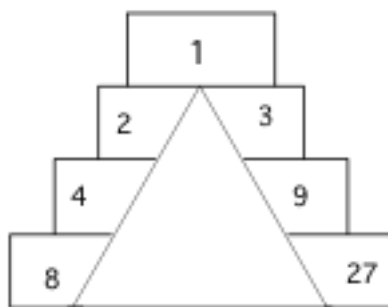
⁷ Voir ce que disait déjà J. Moreau [8] p. 5 : « La genèse transcendantale est décrite dans les termes d'une genèse naturelle ; la procession se traduit en succession temporelle ; l'antériorité du principe s'exprime par une antériorité chronologique ».

Deux passages vont retenir notre attention. C'est, d'abord, tout au début du dialogue que Timée affirme : « [...] Découvrir l'auteur et le père de cet Univers, c'est un grand exploit, et quand on l'a découvert, il est impossible de le divulguer à tous » (Tim. 28c), pointant peut-être l'incapacité du destinataire à appréhender le divin, comme le pense Luc Brisson⁸, mais posant aussi l'enseignement de la philosophie comme une révélation qui suppose des degrés d'initiation préalables de la part de l'impétrant, comme dans les mystères. Cette vision de la philosophie comme initiation va perdurer longtemps dans la tradition platonicienne.

Mais c'est surtout la construction mathématique de l'âme du monde qui a généré toute une littérature exégétique et explicative pluriséculaire. Le demiurge mélange en effet les essences primordiales – le Même et l'Autre – avec la Substance (elle-même issue d'un premier mélange entre les deux essences primordiales), et procède ensuite au partage suivant :

« D'abord, il retranche une seule part sur le tout ; après celle-ci, il en retrancha une seconde double de la première ; et encore une troisième qui, valant une fois et demie la seconde, était le triple de la première ; une quatrième double de la seconde ; une cinquième triple de la troisième ; une sixième valant huit fois la première ; et une septième valant vingt-sept fois la première. Après quoi il combla les intervalles doubles et triples, en détachant encore des morceaux du mélange initial et en les intercalant entre les premières, de façon qu'il y ait dans chaque intervalle deux médiétés, la première surpassant l'un des extrêmes tout en étant surpassée par l'autre d'une même fraction de chacun d'eux, et la seconde surpassant l'un des extrêmes d'un nombre égal à celui dont elle est elle-même surpassée. De ces relations, naquirent, dans les intervalles ci-dessus mentionnés, des intervalles nouveaux de un plus un demi ($3/2$), un plus un tiers ($4/3$) et un plus un huitième ($9/8$). À l'aide de l'intervalle de un plus un huitième ($9/8$), le dieu a comblé tous les intervalles de un plus un tiers ($4/3$), laissant subsister de chacun d'eux une fraction telle que l'intervalle restant fût défini par le rapport du nombre deux cent cinquante-six (256) à deux cent quarante-trois (243). »⁹

C'est là un passage éminemment complexe : le mélange est en effet divisé en sept morceaux suivant les deux séries de doubles et de triples : 1, 2, 3, 4, 9, 8, 27, souvent disposés sous forme triangulaire comme ci-dessous¹⁰, avec, à gauche les doubles et à droite les triples :



Mais l'explication mathématique, d'une grande complexité, va beaucoup plus loin : entre chacun de ces sept nombres se trouvent insérés deux types de médiétés

⁸ [9] n. 105 ad loc., p. 230.

⁹ [9] Tim. 35b4-36b5, p. 124-125.

¹⁰ La figure se trouve dans le *Commentaire au Timée* de Calcidius [10] I, p. 241.

explicitement définies dans le texte comme médiété harmonique pour la première¹¹ et arithmétique pour la seconde¹². Ce qui donne comme résultat de l'insertion entre les doubles : entre 1 et 2, $4/3$ et $3/2$; entre 2 et 4, $8/3$ et 3 ; entre 4 et 8, $16/3$ et 6. Et entre les triples : entre 1 et 3, $3/2$ et 2 ; entre 3 et 9, $9/2$ et 6 ; entre 9 et 27, $27/2$ et 18.

En outre, les trois intervalles dont il est question – $4/3$, $3/2$ et $9/8$ – correspondent à des rapports musicaux déjà connus, dit-on, à l'époque de Platon : la quarte était associée au rapport $4/3$, la quinte à $3/2$ et le ton à $9/8$, auxquels il faut ajouter le demi-ton à $256/243$. Pour obtenir un arrangement qui ressortisse à l'harmonie musicale, il ne restait plus qu'à y retrouver l'octave ($2/1$). Naturellement, Platon-Timée (puisque c'est Timée qui parle) n'avait pas du tout l'intention de faire la théorie du type de musique ainsi élaborée, car ces sonorités étaient produites par les mouvements des corps célestes, et il s'agissait de construire le cosmos selon des rapports arithmétiques consonants, c'est-à-dire harmonieux. À la double dimension arithmétique et musicale initiale s'ajoute donc une dimension astronomique, ce que précise le philosophe dans ce qui suit :

« Alors, toute cette plaque, il (*scil.* le démiurge) la découpa en deux morceaux, dans le sens de la longueur ; et les deux bandes ainsi obtenues, il les appliqua l'une sur l'autre en faisant coïncider leur milieu à la façon d'un *khi* (χ), puis il les courba en cercle pour former un seul arrangement, soudant l'une à l'autre leurs extrémités au point opposé à leur intersection »¹³.

On le voit, le pythagoricien Timée substitue une rationalité numérique aux discours mythiques sur les origines, sur la cosmologie. Ce qui l'intéresse au premier chef, c'est l'organisation rationnelle du cosmos sur l'ensemble duquel va s'étendre l'âme du monde à la structure mathématique. Autour de la Terre (nous sommes dans une perspective géocentrique), se créent, aux intervalles déjà évoqués, des cercles qui sont les orbites planétaires dont la première, celle de la Lune, est à une distance égale à 1 par rapport à la Terre, qui, elle, reste immobile au centre du monde. Viennent ensuite les orbites du Soleil, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Les distances interplanétaires ainsi créées ne présentent absolument aucune validité scientifique ; les astronomes grecs de l'époque le savaient déjà fort bien.

Bref, un même texte – les deux extraits précédents – présente indéniablement une triple dimension : arithmétique, musicale, astronomique, voire géométrique – par la progression géométrique double ou triple, par les représentations figurées des nombres en triangle et les pseudo-applications astronomiques. Tout cela est théorique et ne saurait avoir la moindre application pratique.

Voilà en tout cas les éléments qui intéressent les Romains au premier chef : l'idée d'une divinité suprême, difficile d'accès, l'organisation du cosmos et la construction mathématique de l'âme du monde.

3. Pythagore dans le monde romain

Il faut savoir que les Romains entrent en contact avec la philosophie par la conquête : et c'est d'abord la pensée de Pythagore qu'ils découvrent lors de la conquête de l'Italie qui s'achève, en 272 av. notre ère, par la prise de Tarente. Plus tard, entre 241 et 237, Carthage, une fois vaincue, cède à Rome, entre autres, l'île de Sicile, un

¹¹ Soit, en langage mathématique : $x - a = a/n$ et $b - x = b/n$; d'où $(x-a)/a = (b-x)/b = 1/n$ et : $(x-a)b = (b-x)a$ ou $x = 2ab/(a+b)$

¹² Soit : $(x-a) = (b-x)$ ou $x = (a+b)/2$.

¹³ [9] *Tim.* 36b6-c5, p. 125.

des hauts lieux de tradition pythagoricienne, alors que les écoles de philosophie implantées à Athènes ne seront connues des Romains qu'à partir de leur victoire sur la Grèce en 146 av. notre ère (presque un siècle plus tard).

Deux orientations dominent la réception de Pythagore dans le monde romain : une dimension religieuse et une dimension intellectuelle, sans solution de continuité entre les deux.

- La dimension religieuse

La communauté originelle instituée par le Maître se retrouve dans des constructions comme celle qui se trouvait à Rome à 9 mètres au-dessous du sol et qui a été excavée, au début du XX^e siècle, près de la Porta Maggiore. Les travaux de Franz Cumont¹⁴ et de Jérôme Carcopino ([12]) ont montré depuis fort longtemps qu'il s'agissait d'une basilique pythagoricienne, datant de la première moitié du I^{er} siècle de notre ère. Les dimensions relativement restreintes de la basilique laissent penser que les sectateurs de Pythagore qui la fréquentaient étaient peu nombreux – ce qui rappelle la communauté choisie, instituée par le Maître.

Il s'agit d'un lieu de cérémonie mais aussi d'initiation, thème nettement perceptible dans les stucs qui ornent la basilique. L'initiation, en effet, finit par coïncider avec le salut, dont elle est l'instrument, parce qu'elle le procure, en opérant une sorte d'identification sacramentelle entre le myste, l'initié, qu'elle régénère et l'éternelle divinité. L'initiation est d'autant plus indispensable qu'elle « communique à l'homme la force de surmonter tous les maux ; seule, elle lui transfuse », comme l'écrit J. Carcopino¹⁵, « l'essence même de la divinité ». Finalement le pythagorisme ressemble à tous ces cultes à mystères qui fleurissent dans la Rome de la fin de la République et du début de l'Empire.

Cependant la théorisation philosophique sous-jacente est unique : pour la première fois dans l'histoire de la pensée occidentale, le pythagorisme a, consciemment, systématiquement identifié la vie à la mort, notion qui a été largement théorisée dans le platonisme par la fameuse paronomase *sôma* / *sêma*, corps / tombeau, c'est-à-dire le corps comme tombeau – tombeau de l'âme naturellement. Dans ce système, le salut, pour l'âme, c'est l'immortalité céleste ; et la damnation c'est, à travers une suite de métamorphoses plus ou moins dégradantes, « la dure continuation de l'épreuve terrestre », comme le dit joliment J. Carcopino¹⁶, et comme l'avait déjà suggéré Platon dans le *Timée*.

Revenons un peu en arrière. À Rome, à l'époque des guerres puniques (III^e-II^e s. av. n.è.), le vainqueur d'Hannibal à Zama en 202 av. notre ère, Scipion l'Africain, était vraisemblablement imbu de ces croyances et Cicéron, beaucoup plus tard, dans les dernières années de sa vie – il meurt en 43 av. n. è. –, ne commettra pas d'anachronisme en lui faisant exposer, au livre VI de son dialogue sur la *République*, la pure doctrine de la secte sur le retour de l'âme des élus à leur patrie divine, à leur séjour originel. Le temps d'un songe en effet, le petit-fils de l'Africain se voit transporté dans la voie Lactée, dans ce séjour d'immortalité où il retrouve son père et son grand-père, ainsi récompensés l'un et l'autre pour avoir bien « mérité de l'État ». Cette récompense céleste pour raison politique deviendra bien vite une récompense accordée aux êtres d'exception, sur le plan intellectuel ou autre.

Enfin, si les pythagoriciens s'engagent dans la voie du spiritualisme, c'est par leur approfondissement même de la notion de nombre. Le nombre en effet consiste en

¹⁴ Voir en particulier [11].

¹⁵ [12] p. 139.

¹⁶ [12] p. 267.

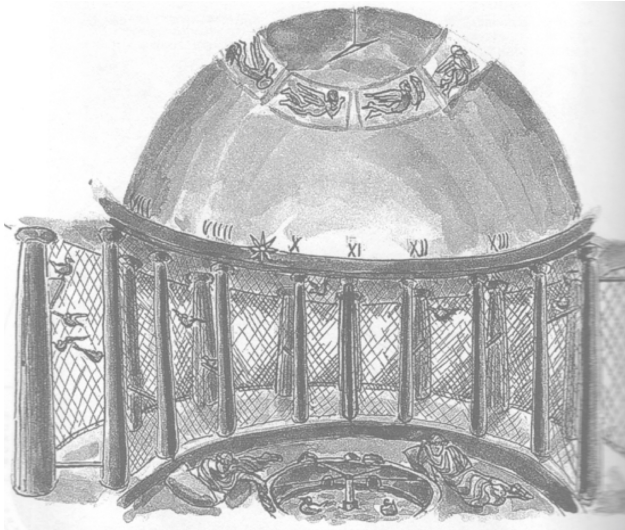
deux concepts opposés : le pair et l'impair, et à cette opposition fondamentale se rattachent toutes les autres : le limité et l'illimité, la gauche et la droite, le rectangle et le carré, le courbe et le rectiligne, le féminin et le masculin, l'obscurité et la lumière, le mal et le bien. Seule, l'Unité, la Monade, échappe à ce jeu d'opposition, en n'étant ni paire ni impaire, ou plutôt en étant à la fois paire et impaire, car, ajoutée à tous les nombres pairs, elle les transforme en impairs, et, ajoutée aux impairs, elle en fait des pairs¹⁷. Métaphysiquement donc, le Un en vient à s'identifier avec la divinité et le Deux avec la matière.

- La dimension intellectuelle

Nous n'avons de réels témoignages d'une influence pythagoricienne à Rome qu'au premier siècle avant notre ère à travers ce que les historiens de la philosophie appellent les néopythagoriciens, c'est-à-dire des penseurs héritiers d'un pythagorisme médié, transmis par Platon. Selon Cicéron, ce type de pensée commence avec un certain Nigidius Figulus, son contemporain à propos duquel il écrit explicitement qu'il a renouvelé le pythagorisme :

« Cet homme [Nigidius Figulus] fut à la fois paré de toutes les connaissances dignes d'un homme libre et un chercheur vif et attentif pour tout ce que la nature occulte. Bref, à mon avis, après les illustres pythagoriciens dont l'enseignement s'est de quelque façon éteint après avoir fleuri pendant plusieurs siècles en Italie et en Sicile, il est l'homme qui s'est levé afin de le renouveler. » (*Timaeus*, fr. 1)

Nous n'avons conservé de ce personnage aucun écrit spécifiquement pythagoricien, pas plus d'ailleurs que d'un autre de ses contemporains, Varron, qui décrit cependant, très longuement et de façon décalée par rapport à l'objet d'un texte portant sur l'élevage des oiseaux, au livre III de son traité d'*Économie rurale*, un *triclinium*, une salle à manger, qu'il a fait construire dans sa *villa*, dans sa maison de campagne, et dans laquelle les invités prenaient place dans un entre deux entre la Terre et le ciel, comme des âmes prêtes à l'envol¹⁸ :



¹⁷ Voir J. Carcopino [12] p. 165-166.

¹⁸ Voir B. Bakhouché [13] p. 131-133 et n. 98 pour les rappels bibliographiques. Le dessin ci-dessous a été réalisé au lavis par A. Bracquemond.

Ce qui permet d'identifier incontestablement l'héritage pythagoricien, ce sont tous les développements explicatifs qui fleurissent à l'époque impériale, en lien avec la partition numérique de l'âme dans le *Timée*. C'est ainsi qu'au II^e siècle, un Grec, Théon de Smyrne, écrit un *Exposé des connaissances mathématiques utiles pour la lecture de Platon*, traduction du titre grec des manuscrits qui reflète bien le contenu de cet ouvrage scolaire, en lien avec les applications mathématiques de la numérologie platonico-pythagoricienne. Ce texte a constitué une des sources du commentaire au *Timée* de Calcidius sur la partition de l'âme. De même Macrobe, dans son commentaire au songe de Scipion de Cicéron, se servira d'un outil pédagogique similaire hérité, pour sa part, de Porphyre. Dans de très nombreux textes qu'il serait fastidieux et inutile d'énumérer ici, il est fait référence aux développements mathématiques, d'origine pythagoricienne, appliqués à l'astronomie ou à la musique, voire à la médecine : les auteurs latins reproduisent ou traduisent leurs sources grecques, sans toujours bien les comprendre – malheureusement.

En revanche, les anecdotes sur la façon dont Pythagore aurait découvert les rapports numériques qui président aux intervalles musicaux font florès : pour Macrobe par exemple, la découverte serait liée aux chocs de marteaux dans une forge :

« Comme il (*scil.* Pythagore) passait par hasard dans la rue devant des forgerons battant le fer incandescent, les sons des marteaux qui se répondaient en ordre précis frappèrent tout à coup ses oreilles [...]. Comprenant l'occasion qui s'offrait à lui, Pythagore saisit grâce à la vue et au toucher ce qu'il cherchait depuis longtemps par la réflexion [...] »¹⁹.

La seconde consiste – comme chez Calcidius – à suspendre des poids à des cordes :

« [...] il (*scil.* Pythagore) a suspendu, je crois, des poids de masse déterminée à des cordes égales en longueur comme en épaisseur et il a trouvé que ce que l'on appelle le ton se situe à 8 unités »²⁰.

Bien que ces expériences soient aussi erronées, on s'en doute, les unes que les autres, elles ont la vie dure, car on les retrouve jusque dans les illustrations médiévales. Du reste, l'enseignement mathématique comme propédeutique à la philosophie dans le monde hellénistique et romain est repris au Moyen Âge comme une propédeutique, comme un enseignement préliminaire qui mène cette fois à Dieu, à la théologie, dans un même mouvement, cependant, vers la transcendance, vers le divin. C'est bien ainsi sans doute que doit être interprétée la présence d'allégories des quatre sciences mathématiques au fronton des cathédrales, comme à Chartres : le tympan de droite comprend une représentation de la Vierge sur le trône, dominant des scènes de sa vie, et, sur les voussures, sont notamment figurés les sept arts libéraux, chacun étant accompagné d'un personnage l'ayant illustré, ainsi de Pythagore pour la Musique.

Ce type de sculpture se trouve sur la façade d'autres cathédrales certes mais ici, à Chartres, la tradition platonicienne était largement attestée, au Moyen Âge, dans ce que l'on a appelé – peut-être de façon abusive – l'« École de Chartres » et le texte du *Timée* – entre autres –, dans sa version et son commentaire latins, y était utilisé comme outil herméneutique pour commenter les premiers versets de la Genèse.

La réception du personnage de Pythagore, associé à la géométrie aujourd'hui et hier à la musique, est assurément très réductrice, dans une amnésie de l'impact de sa pensée en matière de philosophie et de métaphysique. Pour autant, à ce stade de notre promenade, nous arrivons à trois conclusions : l'aspect mystérieux du pythagorisme en tant que philosophie, la place des sciences mathématiques au début du cursus

¹⁹ [14] *In somn.* II, 9-10 ; cf. Gaudentius, *Musici Scriptores Graeci*, 246, 5-248, 26 Jan, et Boèce, *Mus.* I, 10-11.

²⁰ [10] *In Tim.* c. 45 ; cf. cf. Théon, 57, 1-58, 12 Hiller ; Censorinus 10, 8-12.

philosophique et l'importance du platonisme comme *medium* de diffusion du pythagorisme. Les textes qui évoquent Pythagore ou sa pensée sont largement ancrés dans le platonisme ; les deux 'biographes' tardifs de Pythagore sont des néo-platoniciens – Porphyre (234-v. 305) et Jamblique (v. 250-v. 330) –, eux-mêmes disciples du néoplatonicien Plotin (205-270) qui a fondé son école non plus en Grèce mais à Rome. C'est finalement l'Académie qui promeut, préserve et transmet la pensée de Pythagore. Certes la pensée du maître de Samos se trouve au fil des siècles affaiblie, voire sans doute déformée sinon trahie. Il n'empêche que toutes les époques ont offert un écho – assurément lointain, assourdi – d'une pensée dont la longévité dépasse l'entendement.

Il nous reste à voir la réception de Pythagore autrement que dans les textes philosophiques ou scientifiques : il est temps en effet de mettre en résonance sa pensée avec les arts.

4. Pythagore et les arts

Un seul exemple suffira : l'École d'Athènes de Raphaël²¹, à l'aube du XVI^e siècle. C'est en effet en 1508 que Raphaël est nommé officiellement peintre de la papauté, et il réalise cette fresque entre 1508 et 1512 pour les appartements de Jules II, spécialement la Chambre de la Signature, la *Stanza* : c'était l'endroit où le pape signait ses brèves et ses bulles et c'était aussi, selon toute vraisemblance, la bibliothèque privée du pape.

De dimensions impressionnantes – 7,70m × 4,40m, dont une partie arrondie de 7,70 × 2,50 m –, la peinture compte cinquante-huit personnages qui se regroupent sur deux plans. On peut encore la diviser en cinq grandes parties : trois niveaux horizontaux et deux verticaux. Passons sur le caractère an-historique d'une telle représentation, qui regroupe en un même espace des savants et des penseurs d'époques différentes, et sur les anachronismes évidents : les deux ouvrages sous le bras des personnages centraux et celui que lit Pythagore devraient être représentés sous forme de rouleau et pas sous celui de codex (qui préfigure la forme du livre moderne).

Ce chef-d'œuvre de la Renaissance classique à son apogée aurait, selon Daniel Arasse²², une structure entièrement mnémonique :

« [...] à l'intérieur même de la Chambre de la Signature, à la voûte vous avez le principe : la philosophie ; sur les murs vous avez les grands représentants : les philosophes ; dans ces grands représentants vous en avez deux principaux : Platon et Aristote ; Platon est le contemplatif qui indique le ciel et porte le *Timée* dans la main gauche ; Aristote est l'actif, qui a la main tendue vers le sol et qui tient sous son bras l'*Éthique à Nicomaque* [...] Sous Platon, vous n'avez rien, car il est incomparable pour un néoplatonicien. Il est le maître même, le Moïse chrétien comme on l'appelait ».

Platon, sous les traits du Philosophe, et son disciple Aristote représentent en effet deux chemins, deux démarches : Platon qui va de la réalité à l'idée, du sensible à l'intelligible, c'est-à-dire de la terre à l'idéal philosophique, au ciel ; Aristote, lui, montre l'idéal philosophique qui ne peut exister que dans son illustration d'ici-bas. La transcendance et l'immanence sont donc représentées à travers ces deux personnages. Autour d'eux, Raphaël a regroupé les figures majeures de la pensée antique à

²¹ Voir le lien :

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/4/49/%22The_School_of_Athens%22_by_Raffaello_Sanzio_da_Urbino.jpg

²² [15] p. 186-187.

l'intérieur d'un temple idéal, chacun des personnages allégorisant une encyclopédie des savoirs.

Et au premier plan, du centre de la fresque vers l'extrémité gauche, se trouve le groupe de ceux que l'on nomme aujourd'hui les présocratiques : Héraclite, Parménide et Pythagore, entouré de disciples, dont l'un tient une représentation de l'*epogdoon* c'est-à-dire le rapport $9/8$ qui correspond à l'intervalle musical du ton et qui, en réalité, représente en caractères grecs les différents intervalles musicaux – ton, quarte, quinte et octave – qu'on a vus liés à la partition numérique de l'âme :



De facto, la pensée de Pythagore est représentée deux fois dans cette fresque, voire trois : par le personnage lui-même, par le tableau avec les intervalles musicaux et par le *Timée*.

Il est temps de conclure. Nous voilà donc arrivés au terme de notre voyage. Mais pourquoi une telle promenade ?

J'ai d'abord souhaité souligner la porosité entre des disciplines aujourd'hui radicalement distinctes, comme la philosophie, la théologie, les sciences humaines ou les sciences mathématiques ; chemin faisant, nous avons ainsi vu que l'héritage classique est volontiers réutilisé même par les théologiens ou les intellectuels chrétiens. J'ai aussi essayé de montrer la permanence à travers les siècles d'une inspiration pythagoricienne tenace.

Cette inspiration ne s'arrête pourtant pas avec Raphaël : avec l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier et depuis déjà plusieurs siècles, les échanges fructueux entre littéraires, scientifiques et médecins pérennisent, d'une certaine façon, la pensée antique de l'Académie platonicienne, elle-même héritière de la confrérie pythagoricienne. Les conférences publiques, tous les mois, aussi bien que les communications entre Académiciens dans le cadre plus confidentiel du petit salon rouge du prestigieux hôtel de Lunas sont toujours riches d'enseignement, permettent à

chacun d'en apprendre toujours plus et ne sont pas sans évoquer quelque peu l'universalisme de la pensée d'un Pythagore qui a abordé tous les champs du savoir.

Au moment de jeter l'ancre, je ne saurais trop remercier chaleureusement mon tuteur – et ami – Gérard Dédeyan qui a œuvré à mon élection, ainsi que les consoeurs et confrères de Montpellier qui m'ont acceptée parmi eux ! Vous m'avez fait, les uns et les autres, un grand honneur en m'accueillant au sein de cette Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, si chargée d'histoire depuis 1706, année de sa création par Louis XIV sous le nom de Société Royale des Sciences ! J'espère être à la hauteur de cette prestigieuse assemblée aux travaux de laquelle j'ai hâte de participer !

Merci à tous !

RÉFÉRENCES

- [1] Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie* I, tr. fr., Paris, Vrin, 1971.
- [2] Mattei J.-Fr., *Pythagore et les pythagoriciens*, Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? » 2732), 2^e éd. corrigée 1996 (1993).
- [3] Dörrie H., « Le renouveau du platonisme à l'époque de Cicéron », *Revue de théologie et de philosophie* 24, 1974, p. 13-29.
- [4] Ferrari Fr., « Struttura e funzione dell'esegesi testuale nel medioplatonismo : il caso del *Timeo* », *Athenaeum* 29-2, 2001, p. 525-574.
- [5] Ferrari Fr., « Interpretare il *Timeo* », dans Th. Leinkauf & C. Steel (éd.), *Plato's 'Timaeus' and the Foundations of Cosmology in Late Antiquity, the Middle Ages and Renaissance*, Leuven, Leuven University Press, 2005, p. 1-12.
- [6] Bakhouché B., « La transmission du *Timée* dans le monde latin », dans D. Jacquart (éd.), *Les voies de la science grecque*, Genève, Droz, 1997, p. 1-31.
- [7] Ferrari Fr., « I commentari specialistici alle sezioni matematiche del *Timeo* », dans A. Brancacci (éd.), *La filosofia in età imperiale*, 2000, p. 169-224.
- [8] J. Moreau, *L'âme du monde de Platon aux Stoïciens*, Paris, Les Belles Lettres, 1939.
- [9] Platon, *Timée*, éd. Luc Brisson, Garnier-Flammarion, Paris, 1995² (1992).
- [10] Calcidius, *Commentaire au Timée de Platon*, éd. Béatrice Bakhouché, Paris, Vrin (« Histoire des Doctrines de l'Antiquité Classique »), 2 t., 2011.
- [11] Cumont F., « La basilique souterraine de la Porta Maggiore », *Revue archéologique* 1918-2, p. 52-73.
- [12] Carcopino J., *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, 1949.
- [13] Bakhouché B., *L'astrologie à Rome*, Louvain-Paris-Sterling (Virginia), éd. Peeters, 2002.
- [14] Macrobie, *Commentaire au Songe de Scipion*, éd. Mireille Armisen-Marchetti, Paris, Les Belles Lettres, livre I 2001 ; livre II, 2003.
- [15] Arasse D., *Histoires de peintures*, Paris, Gallimard (« Folio essais »), 2004.

Séance publique du 16 avril 2018

Présentation de Madame Béatrice Bakhouche

Gérard DÉDÉYAN

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Assurément, Madame, la légende du frontispice de l'Académie, fondée par Platon, en 387 avant J.-C., à Athènes, « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre », est une invitation explicite à votre endroit.

J'avoue avoir été emporté, autant que charmé, par ces « Promenades pythagoriciennes », « de l'Académie à l'Académie », qui nous ont savamment – mais clairement – fait parcourir le domaine des sciences, de la philosophie, de l'art, voire de la médecine, et montré ainsi que vous pouviez être membre des trois sections de notre Académie : Sciences, Lettres, Médecine.

Pour ma part, agrégé des Lettres classiques (comme vous) et historien, mais incapable de déborder sur le domaine scientifique (j'ai soigneusement oublié les notes obtenues au baccalauréat), je me réjouis (sans vouloir offenser les autres sections) que vous ayez été retenue dans la section des Lettres.

Revoyant votre dossier, je suis encore plus impressionné par ce parcours « sans faute », au plan universitaire, qui a été conduit, parallèlement à une vie familiale épanouie, aux côtés du Docteur Alain Bakhouche – que je salue amicalement et remercie de répondre avec autant de disponibilité que de compétence à mes consultations vétéro-testamentaires –, puisque vous inscrivez au palmarès de votre couple trois enfants – trois garçons, en bonne tradition patriarcale – et quatre petites-filles.

Élue à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier en 2017 – après avoir, avec une grande courtoisie, retiré votre candidature l'année précédente –, Professeur émérite de Langue et Littérature latines à l'Université Paul-Valéry Montpellier, vous présentez un cursus universitaire exceptionnel – vous êtes, d'ailleurs en raison de ce cursus, « Professeur de classe exceptionnelle » –, dont je me contenterai de rappeler les grandes lignes, préférant mettre l'accent sur les travaux fondateurs qui ont justifié vos promotions universitaires successives et votre élection à l'Académie, section des Lettres.

Vous avez fait toutes vos études supérieures et soutenu votre Doctorat en Études latines et votre Habilitation à diriger des recherches à l'Université Paul-Valéry, où vous avez exercé votre activité d'enseignement et de recherche de 1990 à 2016. Si nous sommes – comme l'on dit – des enseignants-chercheurs, les tâches administratives infléchissent souvent notre mission première, mais pas, assurément, dans votre cas. Soucieuse de pédagogie, outre l'enseignement dispensé « en présentiel », maîtrisant pleinement les technologies modernes, vous avez pu mettre en ligne certains de vos cours (ainsi que plusieurs de vos contributions scientifiques).

Vous avez eu également le souci de mettre à la disposition des étudiants de nos universités le moyen concret de devenir de solides latinistes, avec votre manuel, publié, en 2005, *Le latin en DEUG*, chez Nathan-Université. Je tiens à souligner, à ce propos, et une fois pour toutes, que vos publications – que vous soyez seul auteur, directrice de volume, ou coauteur – sont, pour la grande majorité d'entre elles, confiées à des éditeurs de réputation internationale. Je ferais la même observation pour les articles de revues. La réflexion pédagogique vous a conduite à la réflexion citoyenne –

vous avez un sens élevé des valeurs de notre République – en compagnie d'autres collègues éminents, avec l'ouvrage, paru en 2007, *Les manuels scolaires, miroirs de la nation ?* qui pose le problème du rôle de cette littérature pédagogique dans la formation des jeunes citoyens. Vous avez accepté de mettre en ligne, à l'appel de l'Université Ouverte des Humanités de Strasbourg, des ressources pédagogiques concernant l'histoire du livre et la langue latine.

Vous n'avez pas hésité à assurer des charges administratives : fonction de direction du Centre de d'Études et de Recherches sur les Civilisations Antiques de la Méditerranée, du Département de Langues et Littératures anciennes ; mandats de membre de différents conseils de l'Université Paul-Valéry et mandats nationaux : Conseil national des Universités, jury des Agrégations interne et externe de Lettres classiques (comme présidente de ce dernier jury) ; vous êtes, jusqu'en 2020 (au moins), Présidente du GIS (Groupement d'Intérêt Scientifique) : « Humanités : sources et langues de l'Europe et de la Méditerranée ». Enfin, en raison de votre implication dans la recherche, au plan tant scientifique qu'administratif, vous avez été sollicitée, pour des missions d'expertise, en France, en Suisse, en Belgique, en Italie, au Canada. La dimension internationale de votre notoriété est également illustrée par les invitations aux universités de Barcelone, Valladolid, Lisbonne, Bologne, Londres, New York.

Vos activités éditoriales (co-rédactrice de la revue en ligne *Cahiers d'Études du Religieux. Recherches interdisciplinaires*, directrice de la revue *Vita Latina*, expertise éditoriale pour des revues de haut niveau) ont été certainement très stimulantes pour la genèse de votre œuvre scientifique, considérable au double sens du mot et qui, dans l'espace libre que laisse, en principe, l'éméritat, va pouvoir se déployer encore, avec la permission de vos petits-enfants.

C'est cette œuvre que je vais présenter maintenant, en vous laissant d'abord la parole : « Mon champ de recherche, écrivez-vous, concerne la transmission des idées, des savoirs et des croyances dans la Rome impériale, et ce, à partir de tout ce qu'on trouve dans le Commentaire au *Timée* de Platon, de Calcidius (IV^e siècle de notre ère) ». C'était là le sujet de votre thèse de doctorat, dirigée par le regretté Jacques Flamant, et soutenue en 1986, sous le titre : « Calcidius, commentaire au *Timée* de Platon. Chapitres 1 à 118. Traduction et commentaire ». Il s'agit là du tiers du commentaire de Calcidius – l'ouvrage étant une compilation – où sont abordés, pour éclairer le dialogue platonicien, trois grands domaines scientifiques : l'arithmétique, la musique (et la musicologie) et l'astronomie. Ce premier travail portait en germe votre passion pour la pluridisciplinarité, et la traduction du *Timée* par Calcidius devait stimuler votre intérêt pour la traductologie. Dans ce dialogue de Platon – l'un des derniers -, premier ouvrage de cosmologie qui nous soit parvenu dans son intégralité et qui porte en lui-même, et par principe – puisque la cosmologie étudie l'origine, la nature, la structure et l'évolution de l'univers –, tout l'éventail des disciplines, l'auteur ne se limite pas à la cosmologie et aux interrogations sur la nature du monde physique, mais aborde, en outre, des disciplines comme la biologie, la médecine, la psychologie, la religion, la politique.

L'œuvre de Calcidius, traducteur et commentateur du *Timée*, suscite, après la soutenance de votre thèse de doctorat, qui ne portait que sur une partie de l'œuvre, la publication, en 2011, chez Vrin, de la totalité du Commentaire au *Timée* de Platon, de Calcidius, avec une substantielle introduction, les traductions du dialogue de Calcidius, la traduction du *Commentaire*, dans un premier tome, et dans un deuxième tome, principalement des notes à la traduction et au commentaire, près de mille pages au total.

Vous revenez à votre « père spirituel », en 2013, avec un article, dans la *Revue d'Histoire des Sciences*, sur « La théorie de la vision chez Calcidius (IV^e siècle), entre

géométrie, médecine et philosophie » - nous voici au croisement (qui vous, est cher) de disciplines représentées dans les sections de notre Académie -, soulignant que le texte latin de l'exégète du *Timée* est le témoin unique de théories optiques ou ophtalmologiques en cours dans la science grecque.

Vous revenez à la source – peut-être est-ce la vôtre, peut-être êtes-vous une néoplatonicienne de notre temps -, en posant un relais chronologique qui nous rend plus accessible la philosophie grecque (le terme étant pris dans son acception la plus large), dans le livre que vous avez codirigé avec Alain Galonnié, et publié en 2016 chez Peeters, *Lectures médiévales et renaissantes du Timée de Platon* : de fait, cette suite d'études permet de situer votre œuvre – car il s'agit bien là d'une œuvre, au sens plénier du terme - dans une chaîne de réflexions qui traverse les siècles dans le monde grec, en particulier chez les néoplatoniciens, dans le monde latin - surtout médiéval -, plus modestement, où ce dialogue et les commentaires dont il fait l'objet introduisent à l'exégèse biblique, et particulièrement à l'époque de la Renaissance, époque où les humanistes retrouvent l'héritage classique et disposent des traductions grecques et latines du *Timée*. De fait, avec ce dialogue, ne sommes-nous pas à l'origine de la civilisation européenne ? Traité de cosmologie, il se présente, pour l'époque de Platon – c'est-à-dire pour la première moitié du IV^e siècle –, comme une somme (sommaire en même temps) des connaissances humaines : dans ce traité de cosmologie, le philosophe pythagoricien Timée de Locres, après un bref échange avec, entre autres, Socrate, nous livre ses réflexions sur l'origine et la nature du monde physique et de l'âme humaine, faisant autant intervenir les quatre sciences « mathématiques » traditionnelles (arithmétique, géométrie, musique, astronomie) que la métaphysique, la psychologie ou la médecine. Si l'objectif de ces *Lectures* est d'interroger un moment de rencontre entre deux traditions, elles nous interpellent aussi sur la gestion présente de notre héritage platonicien.

Titulaire d'un baccalauréat Math élém, il était naturel que vous vous intéressiez au *Livre d'abaque* de Bernelin, un jeune moine élève de Gerbert d'Aurillac (écolâtre, ensuite archevêque de Reims, puis de Ravenne, enfin pape Sylvestre II, de 999 à 1003), que vous éditiez une première fois en 2000, dans une collection intitulée « *Historica Mathematica Occitana* », et dont vous donnez une nouvelle édition en 2011.

Née sous une bonne étoile, on ne s'étonne pas de votre intérêt pour l'astronomie et l'astrologie, manifesté à plusieurs reprises, et tout d'abord avec *Les textes latins d'astronomie. Un maillon dans la chaîne du savoir*, dès 1996, aux éditions Peeters. Comme dans vos *Lectures médiévales et renaissantes*, vous reconstituez magistralement la chaîne des savoirs. Pour citer la belle recension de Pierre-Jacques Dehon, dans *L'Antiquité classique* (t. 67, 1998, p. 354-355), vos « onze chapitres, organisés selon un plan bien structuré, concourent à montrer que les auteurs latins considérés, jouant le rôle de maillon, ont permis de sauvegarder, entre les astronomes hellénistiques (Hipparque, Ptolémée) et ceux de la Renaissance (Copernic, Kepler, Galilée) les théories et le savoir vulgarisé de l'Antiquité ».

On ne saurait vous faire grief d'avoir « dérivé », en 2002, vers *L'astrologie à Rome* (Peeters), d'autant plus que, à Rome, devenue « le terrain d'un syncrétisme entre les grilles de lecture du ciel orientales et italiques », comme l'écrit, à propos de votre livre, qu'il analyse avec le plus grand intérêt, Bruno Rochette, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire* (t. 83, fasc. 1, 2005), vous observez que le néoplatonicien Nigidius Figulus (première moitié du I^{er} siècle avant notre ère) est l'un des passeurs d'une aire culturelle à l'autre. Vous rappelez que, à Rome, l'astrologie acquiert le prestige d'une science exacte, qu'elle est enseignée à l'école (en partie, à partir du *Timée*, traduit par Cicéron), que, autour du prince, gravite une foule de devins de toutes

sortes, tel Balbillus (vous montrez d'ailleurs que le passage de la République à l'Empire, signifié par le titre d'Auguste adopté par Octave, s'est effectué un 16 janvier pour des raisons astrologiques), à la cour de Néron. On apprend encore que, sous l'influence de la théologie astrale accompagnant l'immigration, dans le monde romain, de Cybèle la Phrygienne, d'Isis l'Égyptienne, de Mithra le Perse et des Baals syriens, émergea, à Rome, la figure d'une divinité solaire omnipotente annonçant l'avènement du monothéisme et préparant le triomphe du christianisme.

Les deux volumes, codirigés avec Alain Moreau et Jean-Claude Turpin, issus, en 1996, d'un colloque de l'année précédente, consacré aux astres (t. I, *Les astres et les mythes. La description du ciel*, t. II, *Les correspondances entre le ciel, la terre et l'homme*), introduisent, surtout à partir des auteurs latins, à une belle et savante promenade à travers la sphère céleste. Vous n'oubliez pas non plus l'historien et archéologue belge Franz Cumont, auteur d'ouvrages classiques sur les religions orientales et grand explorateur des rives de l'Euphrate, qui tisse un lien entre nos champs de recherche respectifs.

Vous revisitez le rôle de Circé, la magicienne empoisonneuse, en nous « enchantant » avec vos incursions dans le domaine de la magie, entraînant à vos côtés Brigitte Pérez-Jean et Frédéric Fauquier, avec la traduction, introduite et annotée, de *Picatrix. Un traité de magie médiéval*, publié en 2003, aux éditions Brepols. C'est dans cette publication également que se manifeste votre intérêt pour les contacts de cultures, non, cette fois-ci, dans les aires grecque et latine, mais dans l'espace latino-arabe de l'Espagne d'Alphonse X de Castille (1252-1284), qui fit travailler à Tolède des savants et traducteurs juifs, chrétiens et musulmans, produisant, entre autres, des ouvrages d'astronomie (les *Tables alphonsines*) et d'astrologie.

Dans la traduction latine de la version espagnole (presque entièrement perdue) de l'original arabe, « belle infidèle » si l'on peut dire, la pratique magique est mise à l'honneur (la fabrication des talismans, les prières aux planètes y sont invoquées), présentée « comme un système complet, une méthode de pensée, de croyance et de savoir », s'inscrivant dans un cadre philosophico-religieux très particulier. Je ne résiste pas à l'envie de citer une des recettes que vous recommandez, par l'intermédiaire du *Picatrix*, pour soustraire quelqu'un à tous les maléfices, et concoctée en faveur d'un roi, par Galien de Pergame :

« Prends l'épine dorsale et la tête d'une grenouille ; écrase-les ensemble. Ensuite, place la préparation dans un tissu de soie avec de la pivoine et du caroube berbère, de la cervelle d'âne – tous ces ingrédients séchés – à raison d'une once de chaque. Que celui qui a peur l'emporte avec lui, et il sera à l'abri de ce qui précède ».

Ou encore :

« Pour l'amour. Prends cinq onces de cervelle de gazelle, une once de sang de léopard et deux de sang coagulé de lièvre. Mélange bien tous ces ingrédients et fais-en un tout parfaitement homogène. Donne un peu de cette mixture à boire ou à manger à la personne de ton choix, et tu seras aimé d'elle » (p. 270).

Ces seules recommandations, Madame, adressées à nos consœurs et confrères, auraient largement remplacé votre magnifique dossier. Apulée, auteur africain du II^e siècle de notre ère, qui parcourait le monde méditerranéen, « curieux de philosophie, de coutumes rares et de mystères religieux », et à qui l'on doit *L'Âne d'or* (ou *Les Métamorphoses*, contenant entre autres des scènes pittoresques sur les pratiques de magie), fait, à juste titre, l'objet d'un de vos articles, « Platonisme et magie dans l'*Apologie* d'Apulée », publié en 2004 dans *Vita latina*, (N° 170, p. 147-160), puisque, dans ce plaidoyer, Apulée se défend de s'être livré à des maléfices magiques et d'avoir

recouru à la magie pour se faire épouser par une femme très riche, mais beaucoup plus âgée que lui.

Vous revenez à un thème plus large, plus « orthodoxe » aussi, avec vos questionnements sur le fait religieux, principalement dans le cadre du Centre Interdisciplinaire d'Étude du Religieux de la Maison des Sciences de l'Homme de Montpellier, que vous avez codirigé de 2005 à 2012, publiant, en 2012, aux éditions Brepols, avec Isabelle Fabre et Vincente Fortier, *Dynamiques de conversion : modèles et résistances. Approches interdisciplinaires* (colloque d'octobre 2010), ouvrage, où la combinaison des différentes compétences disciplinaires interrogées, permet de mieux appréhender le phénomène complexe de la conversion, dans une approche synchronique et diachronique.

En octobre 2014, vous avez organisé une journée d'étude sur saint Augustin, « Cosmos Augustinianus ». Dès 1999, vous vous étiez tournée vers l'œuvre de l'évêque d'Hippone (dans l'actuelle Algérie) avec « Saint Augustin et l'astrologie : à propos des *Confessions*, IV, 3, 4 (*Vita latina* 154, p. 54-62). En 2009, vous aviez publié dans les *Cahiers d'Étude du Religieux* (N°6) « La conversion d'Augustin : modèle paradigmatique ou exemple atypique ? ». Vous y rappeliez l'épisode fameux de l'année 386, rapporté dans les *Confessions*. Le futur évêque, se trouvant dans un jardin, à Milan, tourmenté par le choix crucial à faire entre les plaisirs du monde et le salut divin, entend une voix d'enfant qui lui dit : « Attrape et lis ! »/« Tolle, lege ! ». Il retourne alors au texte qu'il était en train de lire – une des Épîtres de saint Paul – qui lui ouvre désormais la route du salut.

Vous revenez, je dirai, à l'essentiel, à l'écrit fondateur, le *Livre de la Genèse*, premier livre du *Pentateuque* (la *Torah*), qui est consacré aux origines de l'humanité et à l'histoire des patriarches bibliques - et qui est bien antérieur aux *Dialogues* de Platon -, avec *Science et exégèse : les interprétations antiques et médiévales du récit biblique de la création des éléments* (Genèse 1, 168), Actes du colloque de Montpellier (avril 2013), paru chez Brepols en 2016 : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ... ». Ce livre constitue une synthèse des problèmes scientifiques majeurs posés par le récit de la Création aux lecteurs de tout temps, ainsi qu'un inventaire des solutions dégagées dans l'histoire de l'exégèse pour les résoudre. Une question majeure : « Pour comprendre la Création, faut-il la science, ou la Bible suffit-elle ? ».

Montpellier, que ce soit l'Université Montpellier 3 ou la ville de Montpellier avec ses riches bibliothèques, apparaît clairement comme le socle de vos recherches, avec votre participation, aux côtés d'autres collègues, principalement de Montpellier, au carnet de recherche – dans le cadre OpenEdition – *Patrimoine intellectuel à Montpellier* (Moyen Âge – Temps modernes).

Depuis plus de trois décennies, vous interrogez les textes de l'Antiquité, du Moyen Âge, sur les rapports entre science et religion. Dans le cadre de notre Académie – ou autrement – vous auriez l'opportunité d'interroger l'œuvre du Père Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), paléontologue, explorateur de l'Inde et de Java (il y découvrit le « sinanthrope »), dont un de nos confrères est un éminent spécialiste, et pour lequel le terme ultime de l'évolution humaine est le « point oméga », le royaume de Dieu. Vous pourriez également sonder les écrits d'Albert Einstein (1879-1955) strictement contemporain de Teilhard de Chardin, qui, physicien, donna un nouvel et formidable élan à la cosmologie et qui, dans ses textes traitant des relations entre science et religion, n'admettait qu'une « religiosité cosmique » et disait ne croire qu'au Dieu de Spinoza s'offrant à travers la structure harmonieuse de l'univers, mais ne se souciant pas « du destin et des actions des hommes » (réponse au rabbin Goldstein). Il définissait le sentiment religieux du scientifique comme la croyance en l'intelligence

du monde, voire en une « raison supérieure », appréhendée à travers l'expérience, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une admiration extrême pour le Jésus historique, qui, selon lui, s'exprimait « divinement ».

Vous allez avoir, désormais, Madame, plus d'une occasion de vous entretenir de ces problèmes avec vos confrères et consœurs de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, et ce, pour le plus grand profit de ses trois sections.

Séance publique du 16 avril 2018

Intronisation de Madame Béatrice Bakhouche**Olivier JONQUET**

Président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Merci madame pour ces promenades pythagoriciennes. Pythagore, inspirateur, entre autres de Platon et de ses épigones plus ou moins éloignés dans le temps. Comme Socrate et Jésus Christ, Pythagore n'a rien écrit ou n'aurait rien écrit. Sur un autre registre que celui de Socrate ou de Jésus, quelle fécondité ! Au delà de son théorème que l'on dit apocryphe, de son apologie du nombre, il serait l'inventeur du terme *philosophie* comme le relate Cicéron dans les Tusculanes et du terme *cosmos*.

Le profane que je suis a retenu de Pythagore, ou du moins ce qui a été transmis par ceux qu'il a inspiré, outre son théorème, le fait de libérer les mathématiques de son usage utilitaire, pour lui donner une fonction rationnelle, spéculative et affirmer ainsi un ordre intelligible, universel et rationnel, garant :

- de la compréhension d'une harmonie universelle alimentant un *cosmos*, que l'on traduit par *monde* mais qui est plus précisément *l'ornement, la parure du monde*,
- de sa genèse dans une *cosmogonie* (comment ce monde a été créé et est advenu tel que Platon l'a décrit dans le récit mythique du *Timée*).
- de sa structure dans une *cosmographie* qui décrit le monde avec l'algèbre, la géométrie, l'astronomie et la musique.

Le tout inspire une manière d'être au monde, aux êtres et aux choses, en bref, une éthique, un style de vie faits de sobriété au sein d'une communauté. Il affirme aussi une vie après la mort. La rétribution d'une vie juste est ainsi reconnue à droite, on monte au ciel ; si l'on a été méchant ou injuste on descend à gauche dans un *shéol*. Dans tout cela il y a le fondement, les principes d'une unité de vie, pour tenter de devenir des êtres unifiés au sein d'une communauté d'initiés qui a inspiré les gnostiques, les sectes ésotériques, la cabale.

Gérard Dédéyan a minutieusement retracé votre vie universitaire dans toutes ses dimensions en soulignant à plusieurs reprises, mais avec discrétion, un enracinement familial, source d'équilibre dans le tourbillon de nos vies. C'est l'occasion pour moi de saluer mon confrère, le docteur Alain Bakhouche.

La thèse inaugurale de votre carrière universitaire *Calcidius : commentaire au Timée de Platon Ch I à 118, traduction et commentaire* était en toile de fond votre propos de ce soir. Vous nous avez passionnés par la vision panoramique, en perspective, que vous nous avez donnée de l'œuvre de Pythagore et de sa postérité. Dimension de recherche dans le cadre du Centre Interdisciplinaire d'Etude du Religieux et d'autres groupes de recherche universitaire qui ont été le prétexte à un grand nombre de publications. Dimension dans l'enseignement spécifique des lettres classiques auprès des étudiants avec la rédaction d'ouvrages pédagogiques au service de ces lettres classiques que l'on vient enfin de rétablir (jusqu'à quand ? et selon quelles modalités ?) dans le *cursus* des études secondaires. La subtilité du grec, la précision du latin forment l'esprit et la logique et ne sont pas réservés à une élite : le petit ouvrage d'Augustin d'Humières *un petit fonctionnaire* faisant suite à un *Homère et Shakespeare en banlieue* le vérifie avec pertinence.

Nos pédagogues officiels ne connaissaient que la brutalité des chiffres et de ses assemblages. Ils ne connaissaient pas la subtilité, la finesse du concept de nombre,

dont les développements n'en finissent pas de naître dans l'esprit et le cœur de l'homme dont l'initiateur fut Pythagore. Le connaissaient-ils ? L'Académie qui vous reçoit parmi ses membres peut prendre à son compte ce que fait dire Cicéron à Pythagore dans son dialogue avec Léon, le tyran de Phlionte : *une certaine espèce de gens ne vient pas chercher les applaudissements ni le bénéfice mais simplement voir : elle regarde avec intérêt ce qui se passe et de quelle façon. (...) Ce sont ceux-là qui s'appellent les amoureux de la sagesse, c'est-à-dire les philosophes. Et de même que, là-bas, il était parfaitement noble de regarder sans tirer profit, de même dans la vie la contemplation et la connaissance des réalités l'emportent de loin sur toutes les autres occupations.* (*Tusculanes*, V, 8-9).

Madame J'ai l'honneur et le plaisir de vous inviter à prendre rang au treizième fauteuil de la section Lettres de cette *hétairie*, de cette *Ecclesia*, je n'ose dire de cette *panégyrie*, qu'est notre Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.